

Etude de *Dédicace* dans *Amers* de Saint-John Perse

Benoît Clair Pillet

Et l'homme au masque d'or se dévêt de son or² en l'honneur de la Mer

Dédicace clôt *Amers*. Ce livre de la mer s'achève sur ce mot, sur ces mots : *Et l'homme au masque d'or se dévêt de son or en l'honneur de la Mer*. Mais l'ultime poème du livre a midi pour thème. *Midi, ses fauves, ses famines...* On songe à la première strophe de *Le Cimetière marin*, de Paul Valéry, auquel *Amers* donne la réplique. *Midi, ses forges, son grand ordre...*

Belle comme une équation, la dernière phrase de *Dédicace*. Enigmatique comme *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard* ou comme *La musique savante manque à notre désir*.

A la lecture des poèmes de Saint-John Perse, on éprouve la sensation de l'intemporel. Mais l'or, que signifie-t-il ? Mot d'une ambivalence merveilleusement mystérieuse. Image de l'art - Saint-John Perse est un orfèvre des phrases -, mais image encore de la mort, des brillantes puissances souterraines. L'or des masques de Mycènes... L'énigmatique homme au masque d'or, dans une attitude d'officiant sacré se dépouille de soi face à la mer souveraine, évocatoire de plénitude, de vie éternelle, d'absence de tout monument de mémoire, de tout monument humain, lieu libre. Ne peut-elle pas évoquer l'amour dont *Etroits sont les vaisseaux* chanta la beauté, la femme ? Formidable polysémie poétique des mots lorsque Saint-John Perse en use. Peut-être le poète voulut-il exprimer qu'il préféra à la perfection solaire de midi, la présence féconde de la mer. L'art, la mort, le soleil semblent se symboliser sous le mot *or*, la mer imageant la vie devant laquelle l'artiste au terme du poème s'incline. *La Mer ! La Mer libre !* s'écrie Dona Prouhèze dans la scène VIII de la troisième journée de *Le Soulier de satin*.

Saint-John Perse a voulu vivre grâce au poème qu'il élève comme une hostie, au cœur palpitant du cosmos des éléments plus durables que l'homme, du cosmos des métamorphoses. Pour lui, le référent des mots, plus crucial que les mots mêmes. *Amers*, un livre clôt sur l'au-delà de l'art, le réel immémorial éternellement neuf. C'est le comble de l'art. L'homme se desquame de son passé, incessamment. La vie, immortelle, le bouleverse, l'appelle, elle imprime son mouvement à l'homme. Toute l'œuvre de Saint-John Perse résonne de ce sentiment. Œuvre ouverte, elle est marquée du sceau du mouvement comme ce signe celte qu'on appelle *triscèle*.

Mais à peine le poème est-il analysé, que ne le voilà-t-il pas évanoui, poisson incapturable, au sein des eaux du songe, au royaume d'Amphitrite, ou oiseau solaire perdu en l'obscurité lumineuse de midi. *Midi, sa foudre, ses présages*.

Benoit Clair Pillet